

PROLOGUE

La nuit, plus froide que la précédente, imposait un ciel sans âme, une voûte sans éclat. L'obscurité déformait complètement le paysage pour le niveler jusqu'à cette forme d'inconsistance, le temps lui-même semblait complètement évaporé.

Appuyé contre la carrosserie de la voiture, il scrutait le cœur d'une ville endormie dans les méandres de son fleuve. Il tuait chaque seconde en observant le ballet macabre dansé par des volutes de fumée et la vaporisation de ses expirations. La petite luciole qui rougeoyait à la terminaison de sa Camel était un point d'ancrage qui le maintenait éveillé au creux de sa réalité. Il entendait le bruissement apaisant du transformateur électrique mais peinait à distinguer le local qui l'abritait.

Il se dit machinalement que les voyous allaient avoir un petit avantage cette nuit, puis replongea aussitôt dans son attente. Il patientait en enfouissant les minutes, en ressassant sa dernière guerre avec Ludivine. Elle, campée sur ses certitudes, ne comprenait plus rien à l'aliénation de son mari. Elle jalousait cette disponibilité inconsiderée qui la privait, comme toute la famille, du calme reposant d'une routine bien établie. Même si elle refusait de le reconnaître, elle ne supportait plus ce bien triste rôle, elle ne voulait plus de cette vie là. Elle allait même jusqu'à hurler, lorsqu'elle était en pleine crise, qu'il ne pensait qu'à lui, qu'elle serait finalement plus heureuse toute seule.

Les mots étaient durs, acérés comme un couperet, mais définissaient clairement la situation. Cette femme était en rupture totale avec un monde qui n'était véritablement pas le sien. Ils étaient fatigués par ces heurts de plus en plus fréquents. Ils avaient besoin de déposer les armes pour pouvoir réellement envisager une mise au point. Mais ceci était un tout autre combat.

Il repoussa un frisson en remontant la fermeture-éclair de sa polaire jusqu'à la pointe du menton. Benoît Gomis, adjudant de son état, était affecté à la brigade autonome de Lumbres depuis environ quatre années. Chapeauté depuis peu par un officier, il avait perdu un peu de sa superbe et aussi quelques prérogatives. Passé du statut d'adjoint au commandant d'unité à celui de gradé d'encadrement, il semblait sonné comme un boxeur affalé dans son coin après la première escarmouche. Il gardait pourtant, bien inscrit au fond de son cœur, l'amour d'un métier qu'il avait choisi par vocation. À cette minute précise, il ne savait pas encore à quel point il allait avoir besoin de toute cette passion et de toute son énergie pour résister à une tourmente qui ne s'était pas encore annoncée.

1

L'impatience le gagnait véritablement alors qu'il attendait toujours son partenaire. Ce gendarme adjoint volontaire (GAV) n'avait pas encore pris conscience de la signification du mot ponctualité. D'une chiquenaude, il abrégait la vie d'un mégot devenu sans intérêt puis réajusta son ceinturon avant de remonter l'allée du pavillon. Il n'aimait déjà pas particulièrement cette tranche horaire, mais à présent, il la détestait encore plus en sentant l'énervement le gagner. Pour lui, minuit-quatre était le créneau du dormeur, le segment statistique où il ne se passait pas vraiment grand chose. Benoît suivait presque machinalement le glissement de ses chaussures d'intervention quand il entendit la porte d'un logement se fermer sans aucune retenue. Un chien aux aguets déchira la nuit de deux brefs grognements pour confirmer sa vigilance. Le gendarme adjoint Varelles déboulait droit devant lui en restant sourd à ce qui se tramait à deux mètres de lui. Benoît le stoppa dans sa course en lui arrachant presque le bras. Il le fusilla du regard avant de lui balancer un discours plutôt sec :

– Mais qu'est-ce que vous foutiez ? Ça fait un peu plus de dix minutes que je vous attends.

– C'est que...

– Stop, finalement je me fiche totalement de vos raisons, vous m'expliquerez tout cela dans un compte-rendu. Je le veux

demain sur mon bureau, pour quinze heures, manuscrit et sans aucune faute d'orthographe, c'est bien compris ?

– Bien mon adjudant, répliqua le fautif avec une mine de chien battu.

– Allez, en route, on a assez perdu de temps.

Chemin faisant, l'adjudant Gomis intériorisait sa colère et se demandait où est-ce que l'on avait bien pu aller lui pêcher cet olibrius. Il acceptait de jouer un certain rôle pour encadrer les jeunes recrues, mais se refusait à devoir jouer les chaperons avec quelques gamins déphasés. Il lui suffisait de sa propre vie, de son propre foyer pour étalonner ses qualités de père. De toute manière, il n'était pas vraiment d'humeur. Il se disait que tout ceci découlait d'une suite logique, un après-midi pourri à se chiffonner avec son épouse pour un problème qui, à ses yeux, n'en était pas véritablement un. Ce matin, il avait annoncé le report d'une permission pour une réunion de dernière minute et, de fil en aiguille, de mots aigres en phrases assassines, la situation s'était complètement envenimée.

Devenue hystérique, Ludivine avait fini par lui envoyer à la figure la photo de mariage qui trônait sur la vieille commode du salon. Il n'avait plus qu'à se persuader que la nuit porte conseil et qu'ils arriveraient finalement à y voir plus clair à têtes reposées. Les deux hommes allongeaient maintenant le pas pour rejoindre le véhicule neuf que la brigade venait de percevoir. Ce dernier, stationné à l'angle du bâtiment de service, faisait face à la sortie, prêt à gicler à la moindre sollicitation.

Benoît se plaça au volant et effectua toutes les vérifications d'usage. La liaison radio passait quasiment sans aucun élément parasite et l'activation de l'informatique embarqué ne présentait pas plus de difficulté. Il prit contact avec le centre opérationnel (CORG) pour annoncer son départ de l'unité

et surtout pour prendre la température du monde extérieur, d'un ordonnancement qu'il voyait, malgré leur acharnement, se déliter année après année. Le flot rapide de l'opérateur ne lui apprit rien de surnaturel. Les traditionnelles missions qu'il qualifiait de SAMU social, monnaie courante en première partie de nuit, avaient monopolisé presque tout le temps des forces en présence. Les collègues du peloton de surveillance et d'intervention (PSIG) de Wizernes étaient descendus jusqu'ici pour tempérer, puis recoucher un vieux pochtron qui faisait scandale en titubant sur un trottoir de Chicago. C'était le nom d'un petit quartier en bordure de la ville qui reflétait par ce surnom toutes les carences de notre société. Mais ce sobriquet collé à l'asphalte de la rue ne correspondait plus vraiment à la situation du moment. Les choses s'étaient assainies d'elles mêmes, à coup de politiques urbaines et de revitalisation des différents bassins d'emploi. Joli verbiage de politicien, mais c'était pourtant cette physionomie moins déroutante que la cité affichait aujourd'hui. L'agglomération, silencieuse, enveloppée dans sa douce torpeur, remettait à présent sa tranquillité entre les mains d'un duo prêt à apprivoiser la nuit.

Les feux du Transit trouèrent d'un coup la pénombre pour accrocher le petit Varelles au battant du portail. Benoît laissa couler le véhicule à l'arrière du poste de transformation, pendant que son acolyte luttait avec une fermeture récalcitrante. Équipage au complet, le véhicule s'engagea timidement sur l'ancienne nationale 42.

Assis à côté de son chef de patrouille, le gendarme adjoint se pelotonna dans son siège comme un chiot au fond d'un panier. Il espérait, peut-être, pouvoir terminer la nuit, bercé par le ronronnement du moteur. Gomis, toujours en rogne, regarda le jeune homme et ne put s'empêcher de reprendre la main:

– Si vous pensez être ici pour dormir, et bien je peux vous garantir que vous vous trompez complètement. Vigilance et persévérance doivent être à l’instant vos seules motivations. Gardez cela dans un coin de votre petite tête de piaf, surtout si vous voulez faire carrière.

– Oui mon adjudant, je vous promets que cela ne se reproduira plus. Je vais être à la hauteur.

Le gradé arbora un léger sourire en entendant cette réplique. Il jubila intérieurement en reliant la réponse à la taille limite du gamin, et s’interrogea même sur sa capacité à répondre aux critères physiques de sélection. Mais il révisa son point de vue en voyant le garçon se redresser et regarder fixement le trottoir qui défilait doucement sous ses yeux. Ils prirent la direction de Boulogne-sur-Mer et franchirent au pas l’entrée de la cité Schaffner, amandés par un feu tricolore qui mimait avec application les pulsations d’une guirlande de Noël. Les grappes de maisons affichaient une certaine simplicité, à peine rompue par l’exubérance d’une porte d’entrée de plus ou moins belle facture. Le véhicule ralentit jusqu’à friser l’extinction en passant devant la maison des parents de Ludivine. Pas un chat, pas une lumière ne palpait derrière les volets abaissés. La radio semblait résolument bloquée sur le canal discrétion. Benoît qui n’avait pas d’objectif particulier, allait laisser libre cours à son instinct. Il quitta la départementale 342 pour obliquer sur la droite. Le duo empruntait maintenant la route d’Acquin pour remonter sur un plateau balayé par les vents. Il effectua, presque machinalement, un crochet sur la plate-forme du supermarché pour se rendre compte que l’endroit était aussi désert que la radio était muette. Rien ne pouvait le retenir en cet endroit. Arrivé au niveau le plus élevé du profil, le gradé se décida à effectuer un point fixe pour ausculter toute la vallée.

Les rues coulaient sous ses yeux et formaient une sorte de réseau veineux, raccordé à une unique artère transversale. L'éclairage public achevait cette impression en déroulant ses globules lumineux sur un maillage presque parfait. Aucun véhicule, aucun client ne voulait s'allouer à la sagacité de l'adjudant Gomis. Il décida de changer d'air. La patrouille abandonna les Cavins sur la droite et rattrapa le nœud routier formé avec la D225. Clignotant à gauche, il laissa son véhicule se griser sur la rampe en visant Samette. L'inaction l'angoissait un peu. Pour se rassurer, il vérifia le bon fonctionnement de la radio en manipulant la télécommande du poste. Varelles, stoïque au fond de son siège, restait attentif en ne sachant pas trop quoi chercher. Il avait vingt ans et avait choisi la gendarmerie un peu par accident. Après un cursus scolaire en berne, il cherchait une situation stable et offrant dans le même temps quelques perspectives d'action. Les explications et le ton convaincant des recruteurs avaient fini par l'amener, à défaut, à la signature d'un contrat de gendarme adjoint volontaire. Volontaire faisait sourire Benoît, car il se demandait souvent ce qu'il pouvait y avoir de réellement résolu au regard d'une situation économique aussi tendue. Par contre, le jeune Varelles avait bien retenu qu'il s'agissait d'un excellent tremplin pour prendre le pouls d'un métier exigeant et d'une relative période de tranquillité pour préparer le concours d'intégration en école de sous-officiers. Mais il lui fallait dans l'immédiat convaincre ses pairs et, après un peu plus d'une semaine en unité, il semblait vraiment loin du compte. La route dévoilait sa litanie nocturne pour imposer une absence chronique de vie.

– Oh! Tu l'as vu celui-là? s'écria Gomis en envoyant un appel de phares sur le cul d'un lapin qui finissait sa course en zigzaguant dans le bas-côté.

– Plutôt balaise. Vous-êtes certain qu’il ne prend pas des amphétamines votre garenne ?

– Vous avez l’air d’être branché sur le sujet, c’est quoi votre histoire ?

– J’ai un frangin qui fait de l’athlétisme à Saint-Omer. Il lui arrive de me raconter ses histoires de vestiaire et on arrive aisément à comprendre que c’est un peu truands et compagnie.

– Le sport, empoisonné par l’argent, est devenu la proie des tricheurs !

– C’est exactement ce que je lui dis, mais je suis presque certain qu’il ne touche pas à cette merde.

– Ah bon, et qu’est-ce qui vous permet d’être aussi formel ?

– C’est très simple, il ne gagne pas une course.

Benoît ne put s’empêcher de sourire. Il commençait à assouplir son sentiment sur le compte d’un garçon certainement pommé par un changement de vie radical. Les yeux iodés du véhicule rebondissaient maintenant sur les premières bâtisses de la bourgade et renvoyaient une image paisible des lieux. Les habitations, recroquevillées en bandes, n’offraient que le regard noir de leurs fenêtres éteintes. Gomis ralentit puis stoppa le Transit en bordure du trottoir. Il invita Varelles à le suivre. Il firent quelques pas sur le gravillonné d’une placette et purent se rendre à l’évidence d’un Samette ankylosé par un lourd sommeil. Le vieux poivrot devait cuver son vin dans un coin. Il ne troublait plus rien ni personne. Al Capone endormi, la petite cité ne présentait plus que le visage d’un Chicago de pacotille. Les deux hommes regagnèrent calmement l’habitacle du véhicule et reprirent le cours d’un périple à inventer. Ils doublaient maintenant la cimenterie qui ronronnait et s’activait au rythme de la rotation des fours. Les cheminées qui crachaient leur flot habituel de vapeurs et de poussières, outre

le fait d'énervé les écologistes, étaient un très bon repère pour ceux qui savaient encore interpréter la direction des vents. Benoît jeta un œil distrait et vit le changement d'orientation qui n'annonçait rien de bon.

– Demain, il pleut.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela mon adjudant ?

– L'expérience petit, l'expérience.

La route les avalait comme une gourmandise avant de les recracher un peu plus loin.

L'interrupteur éclipça la pénombre pour imposer un halètement blafard. Une main gantée vint aussitôt calmer cette incertitude en frappant la cage de protection du tube fluorescent. La lumière stabilisée, dévoila un curieux théâtre où il n'était pas nécessaire d'attendre la fin pour véritablement comprendre la trame de l'histoire. Un homme, aspiré à chaque pas par des bottes en caoutchouc trop grandes pour lui, poussait un chariot jusqu'au centre de la pièce. Il se planta face au brancard et remonta des lunettes sans style au sommet de son nez. Puis il se déplaça en conservant une certaine élégance pour appuyer sur la touche lecture d'une micro chaîne. Un adagio évocateur dégoulinait du plafond pour doucher toute la pièce de ces enchaînements mélancoliques. Même si le Viêt Nam ne ressemblait à rien de tout cela, quelques braves allaient quand même tomber sur le front de cet amour brisé et oublié de tous.

Tout de blanc vêtu, il cachait un corps filiforme derrière la rigidité d'un tablier en polyuréthane. Les traits fins et l'œil motivé, il s'immobilisa pour contempler son œuvre. Il s'assura de l'étanchéité de sa charlotte avant de jeter son dévolu sur une housse qui le privait encore de cet instant d'extase. Il sentait monter en lui un plaisir incomparable. Rien sur cette terre, même le sexe, ne lui avait offert jusqu'à cet instant un tel niveau

de jouissance. Il consommait sa vengeance, ils allaient enfin comprendre que l'on ne doit jamais corrompre un sentiment, ni rompre un serment.

Le cadavre entièrement dévoilé exhibait à présent sa maigreur et l'inquiétante vision d'un regard absent. Affairé, méthodique et prudent, le sinistre inconnu doucha le corps pour nettoyer jusqu'à l'ultime trace. Il pouvait enfin s'occuper de sa mise en scène. Les fosses oculaires libérées de leur bourre ressemblaient à deux affreux cratères, à deux braseros incandescents abandonnés sur une plaine immaculée. Il ripa sur le sol pour s'activer soudainement au-dessus d'un bleuet. Robinet ouvert, sifflement du gaz, il poussa la molette d'un briquet pour affranchir la chaleur du brûleur. Le pain de paraffine, posé dans le fond de la casserole, perdit presque instantanément de sa fierté pour napper l'aluminium du récipient, puis se dissoudre jusqu'à la dernière larme. Le nez au-dessus de sa mauvaise soupe, il s'épongea le front pour ne pas commettre l'irréparable. Il ne fallait pas qu'ils le découvrent tout de suite, il avait encore tellement de travail à accomplir. Le liquide gluant coula au fond des orbites pour emplir goulûment les cavités. La fraîcheur de la pièce et la carcasse refroidie firent le reste. Deux opercules blanchâtres occultaient à présent jusqu'au souvenir d'un regard envolé. Deux yeux concentrés s'accrochèrent à la dentelure d'un peigne en corne pour suivre le ruissellement d'une chevelure soignée. Il s'appliqua encore et encore, mais ne vola rien de plus sur ce crâne refroidi. Il déposa son ustensile puis se surprit à sourire. Il éprouvait à cet instant une réelle sensation de puissance en s'imaginant aller jusqu'au bout de ses résolutions. Mais il ne pouvait se relâcher, il fallait continuer. Doigts après doigts, orteils après orteils, il manucura toutes les extrémités de ces membres sans vie. Pour parfaire son ouvrage, armé d'un petit aspirateur, il supprima les reliefs de ce curieux festin. Rognures et squames furent avalés en quelques secondes.

Il était serein. Il était le maître du jeu mais il ne pouvait se permettre aucune erreur. Il devait penser à tout. Il contempla longuement le cadavre exsangue en prenant de grandes inspirations. La mort n'avait pas d'odeur, du moins pas encore. Il se détourna quelques instants pour s'affairer au-dessus d'une tablette. Deux doigts sous latex courraient sur le pli d'un feuillet afin de le lisser parfaitement. La main ganté répéta plusieurs fois le pliage en offrant toute la solennité nécessaire à cette courte séance d'origami. La pendule, suspendue au-dessus de la porte, imposait sa dictature en donnant le tempo d'un synopsis bien établi. Le bourreau avait encore du temps devant lui. Il se retira quelques instants en laissant le gisant affronter la nudité vulgaire de la mort. Il poussa la porte du bout du pied, les bras complètement accaparés par un chevalet couvert de vêtements. Il suivait les bruits de succion, crachés par des bottes toujours aussi goinfres, pour rejoindre la pauvre dépouille. À son contact, il afficha de nouveau sous un regard de braise un petit sourire cynique qui en disait long sur son état d'esprit.

– Voilà Monsieur l'imbécile, vous ne pourrez pas dire dans votre putain de paradis que je n'ai eu aucun respect pour vous. J'ai ici de quoi vous vêtir convenablement.

Il épongea toutes les perles salées qui luisaient à la frontière de ses sourcils enduits avant d'accrocher le masque qui s'assoupissait à la base de son cou. Costume sombre, coupe stricte, il redonna à l'objet de ses attentions un semblant de dignité. Le cadeau était fin prêt. Encore quelques touches et le tableau serait proche du chef-d'œuvre. Il écarta le rabat d'une poche et glissa, à l'aide d'une pince, le billet dans sa cache en satin. Puis il souleva le col de la veste pour abandonner un long cheveu blond sur le surpiquage de l'encolure. C'était un

présent surgit du passé. Il replaqua l'étoffe en prenant mille précautions. Il était à cet instant comme un tout petit enfant qui emprisonne ses secrets au fond d'une boîte aux trésors, sous la grande armoire de la chambre. C'était l'heure de la ripaille, de la jouissance. Il stationna le véhicule, moteur tournant, à proximité de la porte de service. Il avait quitté sa panoplie de boucher pour retrouver son uniforme de neutralité. Il était redevenu anonyme. Il s'accrocha au brancard pour retrouver la fraîcheur d'une nuit sans étoiles. Il avala les rampes presque sans effort pour arrimer la civière dans le fond de son monospace. Le véhicule arborait une couleur semblable à celle de la pénombre dont la longue chevelure cavalait sur les épaules des collines environnantes. Il était ici cavalier de l'apocalypse, prêt à emmener la mort en ballade. Il ouvrit les deux grands battants du portail en bois puis s'élança vers son objectif. Tout était millimétré, cadencé. La route servile le conforta pour le pousser à quelques encablures de son point de chute. Il s'arrêta en bordure de champ pour remettre de l'ordre dans ses idées. Il se tourna vers son passager muet et lui dit en guise d'adieu :

– Elle m'avait promis, elle l'avait juré sur la bible, dans votre maison. Vous et votre Dieu, vous n'êtes même pas capables de faire respecter le moindre serment.

Il se reconcentra en passant une paire de gants puis appuya sur l'accélérateur pour en finir. Il doubla deux fermettes tapies dans la pénombre qui se gaussèrent en voyant fuir le trublion. Il esquissa un rictus proche de la grimace, mais sans crispation, pour redescendre de l'autre côté de la butte. Il fit demi-tour et se remit dans l'axe. Rouler feux éteints, couper le moteur à portée, il ressassa une dernière fois la check-list de l'opération pour se caler dans la vérité de l'action. Le noir lui allait si bien, il sauta dans le néant pour récupérer son colis. La livraison

express, c'était le credo du moment. Il rassembla ses forces pour déposer et retourner le cadavre face contre terre. Puis il releva la tête pour se rassurer, les murs environnants étaient sourds et aveugles. Les premières pièces du puzzle étaient maintenant en place, il ne lui restait plus qu'à regagner la protection de sa tanière, de son autre vie. Tout aussi furtivement, il remonta au volant de son véhicule et referma calmement la portière.

Un chien au genre incertain et au poil mauvais vint clamer sa surprise et son mécontentement en se jetant contre la barrière. Frein à main desserré, contact, ne pas caler, il embraya puis accéléra pour quitter l'endroit. Aspiré par un trou noir il n'eut pas d'autre choix, il gifla le levier de commande pour faire la lumière sur son point de fuite. La ruelle, à gauche, l'invita à prendre la tangente au milieu des champs. Il lorgna quelques secondes dans le rétroviseur intérieur pour voir s'allumer le regard d'une fenêtre. Elle le dévisagea longuement sans le voir.

La vieille scierie, affalée dans son nid d'écorces et de copeaux, attendait sagement le petit matin pour pouvoir resiffler la plainte d'une forêt assassinée. La gare désaffectée courbait l'échine sous le poids des ans et des souvenirs. Les herbes entrées en résistance gagnaient leur combat sur une voie qui ne dénombrait plus que quelques trains cimentiers. Imposée par l'approche d'un rond-point, une courte halte permit au chef de patrouille de faire confirmer par le CORG l'immatriculation d'un véhicule à rechercher dans le cadre d'une affaire de stupéfiants. Il demanda au jeune Varelles de noter les éléments communiqués. Ce dernier s'accrocha désespérément à sa lampe torche en essayant de ne rien rater de la transmission. Benoît récupéra le feuillet complètement griffonné et lut rapidement la transcription. Il fit une toute petite remarque à son élève d'un soir.

– Regardez, c'est comment votre prénom au fait ?

– Thierry, mon adjudant.

– Très bien Thierry, je vais vous donner un petit truc. Pour ne pas me mélanger les pinceaux entre chiffres et lettres, j'ai pris l'habitude de barrer les zéros. Cela me permet ainsi de ne pas les confondre avec la lettre Q.

Le jeune homme buvait littéralement les paroles de son mentor en observant le stylo défigurer un chiffre. Benoît

redonna le billet à son passager qui eut le loisir d'apprécier aussitôt la justesse de la remarque : 218Ø VQ 59. La patrouille prit le parti d'une surveillance intra muros et se dirigea vers le centre de la ville. Le petit square était vide et ne devait pas regretter, comme certains soir d'été, la présence de sangsues avinées suspendues au fer forgé du kiosque à musique. Il laissa dans la même respiration la dérivation qui menait aux contreforts de la montagne de Lumbres. Benoît comprenait aisément que cette appellation ferait mourir de rire un Savoyard pur jus, mais on faisait ici avec ce que l'on avait. Cette colline boisée avait son histoire, son passé, naviguant entre fantasme et réalité. Tous les gamins du coin connaissaient par cœur les chemins et les ravines qui menaient à deux ou trois blockhaus incrustés dans ces flancs crayeux. Mais il n'avait pas envie de se disperser et poursuivit sa route en franchissant le pont au-dessus du Bléquin. Quelques pierres formant ressaut imposaient au cours d'eau tranquille deux ou trois rebonds qui s'allumaient sous la lumière d'un réverbère. Un pêcheur, naturellement menteur, aurait certainement vu dans cette image furtive le saut de quelques salmonidés en chasse.

Gomis roulait au pas et prit le temps de s'imprégner de tous ces éléments extérieurs, de tout son environnement. Tout voir, tout entendre pour mieux comprendre, telle était la devise de cet enquêteur passionné. Il était, au regard de ses qualités et de ses notations, régulièrement relancé par son commandant de compagnie pour des opportunités de poste en unités de recherche. Il n'avait jamais franchi le pas car sa Ludivine ne voulait pas en entendre parler. Un nouveau déménagement l'insupporterait, et plus encore depuis qu'ils avaient retrouvé sa famille et la ville de son enfance. Le véhicule s'engouffra dans un entonnoir de façades grises et aphones pour déboucher sur

une esplanade illuminée. Trois rivières de voitures dévalaient des alignements parfaits depuis le haut de la grande place.

La mairie dominait le site, tranquillement campée sur son perron, en snobant les autres bâtiments pour se parer des éclats de quelques éclairages engravés.

Le Transit, comme s'il mourrait un peu, s'immobilisa en plein centre du parking, fenêtres grandes ouvertes. La radio semblait ronfler en déplorant une heure aussi tardive. Gomis invita son jeune protégé à venir le rejoindre au centre de l'arène.

– On va faire le tour des véhicules et vérifier une ou deux immatriculations au fichier.

Le duo descendit la première file de carcasses inertes. Mag-Lite en main, le plus grand des deux fendait les habitacles d'une lame blanchâtre en balayant les sièges et tous les recoins cachés. Le ventre obscur de la nuit se déchirait sans gémir sous les indiscretions répétées de l'éclairage portatif. Rien ne sembla être digne d'intérêt pour Benoît sauf, peut-être, cette vieille Renault 4 fourgonnette qui tenait plus du dépotoir ambulante que de l'utilitaire. Cartons, chiffons souillés et pièces mécaniques en tout genre, étalaient leur fin de vie sur le plancher de la caisse arrière. Dégueulasse pensa-t-il, mais rien de bien répréhensible en soi. Il se détourna un instant de cette pièce de collection pour constater que les paupières closes des maisons bourgeoises n'avaient aucunement cillé. Il est vrai qu'une si piètre découverte n'était pas de nature à soulever l'enthousiasme des foules. Il déflora un petit carnet pour y inscrire tous les renseignements nécessaires aux vérifications à venir. Le contrôle technique avait semble-t-il été passé avec succès et l'engin disposait d'une assurance en cours de validité. Il acheva le travail en remontant le flot opposé pour alimenter cette liste ouverte. Il referma son calepin et le tendit au jeune

Vareilles qui reçut le bloc-notes comme un disciple d'Arthur touche au Graal.

L'adjudant Gomis, un pied solidement appuyé sur une roue, sortit un paquet frappé du célèbre chameau. Il accrocha une tige au coin d'un sourire lippu puis chiffonna l'emballage souple qui venait de délivrer sa dernière dose de poison.

«*FUMER NUIT GRAVEMENT À LA SANTÉ*», l'avertissement ne lui faisait ni chaud ni froid et ne le troubla pas plus à l'allumage du briquet. De son côté, le gendarme adjoint pianotait sans relâche sur le clavier de la tablette informatique afin d'identifier les véhicules choisis par son chef. Les cartes et les processeurs travaillaient sans se plaindre pour renvoyer systématiquement le même message laconique: rien au fichier. Benoît tirait de façon jubilatoire sur sa cigarette et reçut cette information sans broncher en se disant que l'on ne pouvait pas gagner à tous les coups. Puis un lointain vrombissement vint perturber l'habillage sonore de cet épisode. C'était une sorte de moustique asthmatique qui allait et venait au nord-est de leur position. La bestiole devait enfler au fur et à mesure de sa progression pour singer maintenant la respiration d'un moteur poussé à l'extrême limite de ses performances. Le véhicule inconnu n'était plus très loin et semblait louvoyer derrière l'église Saint-Sulpice. Puis il y eut une sorte de révélation, une réelle illumination, lorsque deux faisceaux étincelants vinrent cisailer la façade de l'office notarial. La bâtisse plantée à l'entrée de la place était l'écran involontaire qui allait aider à la capture du noctambule. Les décibels crachés par un pot défaillant rebondirent sur des murs qui semblaient vouloir reculer encore plus loin pour se réfugier dans l'obscurité. Mais la petite voiture allait bien moins vite qu'elle ne bruissait et permit au chef de patrouille de s'avancer pour en assurer l'interception.

D'un signal de la main, il demanda à son jeune partenaire de se positionner à portée sans se mettre véritablement au contact. D'un geste sûr et conventionnel, il imposa au conducteur de réduire sa vitesse puis de stopper totalement. Trois rapports de boîte étaient dégringolés en prélude à la morsure des pneus sur le bitume. Benoît faisait face à une petite 206 complètement défigurée par un florilège d'appendices. Il compara le résultat de ces pseudos améliorations de carrosserie à une opération de chirurgie esthétique exécutée par un apprenti plombier. Même s'il luttait souvent contre les a priori, il saliva à l'idée de s'occuper d'un conducteur qui devait s'imaginer devenir pilote dès qu'il s'asseyait derrière un volant. Il se présenta puis demanda au chauffeur de couper le moteur.

– Monsieur, il me semble que je vous ai demandé de couper le moteur de la voiture.

– C'est bon, il ne faut pas vous énerver, faut rester cool.

– Je crois jeune homme que vous vous engagez sur une très mauvaise piste, je vous prie de garder vos réflexions pour vous-même. Vous allez commencer par me présenter les pièces afférentes à la conduite et à la mise en circulation du véhicule.

Le jeune écervelé imposait au gendarme ses gros yeux de chouette éblouie en reflétant une incompréhension totale. Gomis comprit de suite qu'il devait vulgariser son propos pour obtenir ce qu'il attendait.

– Montrez-moi votre permis de conduire et la carte grise du véhicule.

– D'accord, il faut juste que je les cherche.

Le jeune conducteur détacha sa ceinture de sécurité puis se coucha sur le siège passager pour fouiller la boîte à gants. Elle ressemblait à une sorte de sac à main géant, mélangeant les papiers au petit outillage et les sucreries aux paquets de cigarettes.

Il sortit un portefeuille crasseux et le tendit au militaire qui avait pisté du regard le moindre mouvement de doigt.

Le petit Varelles, en protection, balayait les zones inaccessibles à la vigilance de son chef, une main posée sur l'étui de l'arme de service, au cas où.

– Vous allez me sortir les documents demandés, je n'ai pas besoin du reste.

Le jeune homme, casquette de travers pour correspondre totalement au genre qu'il voulait se donner, grommela son agacement tout en arrachant les pièces administratives de leur gangue de plastique.

– Voilà qui est mieux, assura l'adjudant satisfait de son effet.

Il imposait maintenant sa stature dans les phares de la voiture pour éplucher les pièces qu'il tenait serrées entre deux doigts. Il fit aussi le tour de la petite lionne qui, scotchée à ses traces de freinage, semblait complètement épuisée par cette course effrénée. Il traversa la route puis se dirigea vers sa demeure de substitution afin de lancer les identifications habituelles. Pendant ce court intermède, il s'échappa quelque peu en comprenant l'amertume de son épouse avec qui il passait véritablement de moins en moins de temps. Son attachement au travail tendait presque au sacerdoce et il allait devoir se calmer pour sauver son couple, sa famille. Inquiet mais toujours goguenard, le simili pilote s'adressa au gendarme adjoint qui continuait la surveillance :

– T'as pas les boules d'être keuf ?

Le gamin encaissa sans répondre et vit s'éteindre la véhémence de son interlocuteur dans une dernière remarque :

– Mouais, toi t'as vraiment bien appris ta leçon.

Samuel Ducatel n'était apparemment pas connu des services et la 206 n'apparaissait pas au fichier des véhicules volés. Au

regard de ces résultats, il allait devoir se rabattre sur l'aspect répressif de sa mission. Il ne faisait pas de cet axe une priorité mais il n'avait pas d'autre choix, il devait calmer les ardeurs d'un jeune homme apparemment trop pressé. Il restitua les documents puis attaqua l'échange verbal tel un bretteur mettant en place sa botte secrète :

– Il va falloir s'occuper le plus rapidement possible de votre pot d'échappement qui semble être bien abîmé.

– Monsieur, je vous jure qu'il ne l'était pas quand j'ai quitté la maison, aux Alouettes.

– C'est vrai, vous avez raison, je vais devoir en parler au maire pour lui expliquer que ses routes sont véritablement pourries.

Il va même falloir agir très vite, car vous avez dû prendre un nombre incalculable de nids-de-poules ou de pierres pour fracasser de la sorte votre échappement.

Gomis en avait maintenant assez de l'ironie et s'apprêtait à sévir quand il entendit son indicatif crachoté plusieurs fois par la radio. Il s'éclipsa sans un mot puis saisit le combiné pour signaler qu'il était sur écoute. Le permanent du centre opérationnel lui expliqua sommairement la situation et lui donna les coordonnées du lieu d'intervention. Benoît acquitta la réception et courut aussitôt vers l'automobiliste qui s'enfonçait dans son siège au fur et à mesure de la progression du militaire. Arrivé à portée de voix, Gomis lança quelques mots pour lui faire comprendre qu'il pouvait y aller et qu'ils étaient très certainement appelés à se revoir. Le chef de patrouille rameuta son commis et ne lui donna pas plus d'explications qu'un cinglant :

– C'est bon petit, les affaires reprennent.

Le vent fouettait le visage du chauffeur, tandis que le jeune Varelles s'accrochait à ce qu'il pouvait. Le jeunot ne disait pas un mot et écarquillait les yeux sur le kaléidoscope géant des façades. Ces dernières renvoyaient le stéréotype habituel des quartiers ouvriers. Plein phares, le Transit défigurait la route pour ne laisser que des fantômes de villages, que des résidus de carrefours. Le moteur crachait toute sa jeunesse sur l'asphalte et propulsait le véhicule au maximum de son potentiel. Benoît connaissait parfaitement sa circonscription et l'option route départementale 192 semblait être la solution la plus rapide, par ce que la moins tortueuse. Après Elnes, il donna un grand coup de volant sur la droite pour récupérer la D132. Il pointait maintenant Wismes et relâcha un instant sa concentration pour dire deux mots à son voisin qui ne comprenait toujours rien à cette excitation soudaine :

– Je crois mon jeune ami que ce soir vous allez avoir droit au baptême du feu avec votre premier cadavre.

– Je suis désolé de vous contredire, mon adjudant, mais j'ai malheureusement déjà vu des morts.

– Attendez, il ne s'agit certainement pas d'un décès classique avec son vieux bien propre, bien habillé et rangé au sec dans sa boîte.

À ces mots, le jeune homme ravala sa salive pour atténuer la sécheresse soudaine qui agressait sa gorge.

Thierry regrettait presque à cet instant d'avoir émarginé ce stupide contrat, mais il récupéra presque aussi rapidement ses esprits en prenant exemple sur un partenaire de jeu qui semblait complètement ravi par la tournure des événements.

– On ne doit plus être très loin maintenant.

Le chef de patrouille se leva pratiquement de son siège pour joindre le geste à la parole. Il fouillait l'horizon ou tout au moins cette frontière impalpable délimitée par ces deux cônes de lumière bleuâtre qui flageolaient devant leurs yeux.

– Bingo.

Après avoir doublé une grande bâtisse sur la gauche, il sut exactement où il se situait. Il pouvait presque toucher du doigt l'embranchement qui mène à Cantemerle quand il découvrit dans la lumière artificielle des phares une forme inanimée. Le silence était de mise dans l'habitacle quand le véhicule vint s'immobiliser à une trentaine de mètres d'un corps couché face contre terre. Un couple de vieux en chaussons se soutenaient mutuellement en attendant sur le perron de leur maison. L'homme dans une robe de chambre élimée épaulait une dame d'un âge respectable, emmitouflée jusqu'aux oreilles. Ils tremblaient autant qu'ils s'impatienzaient. Au premier mouvement de portière, ils voulurent quitter le refuge de leur pas de porte. Gomis hurla sans aucune retenue :

– N'avancez surtout pas et ne touchez à rien, rentrez au chaud, je viendrai vous voir dans quelques minutes.

Les anciens semblaient heureux de ce transfert de responsabilité et regagnèrent la cuisine en promettant de préparer un bon café. Benoît demanda au gendarme adjoint de passer son gilet et de s'occuper de la régulation au cas où un véhicule s'aventurerait dans le coin. Puis en braquant sa torche en direction du corps il fit une rapide inspection du site.

En un seul regard il avait enregistré la scène mais il savait que l'instinct ne ferait pas tout. L'histoire ne se dévoilerait que si les enquêteurs ne rataient rien. Il possédait l'expérience suffisante pour convenir que les premières constatations étaient primordiales, analyser sans polluer tel était le premier commandement à mettre en œuvre par tout bon technicien du crime. Il ne voyait aucune trace, aucun objet, rien à part cet homme couché dans les gravillons, les bras en croix. Il passa une paire de gants en latex et s'avança au plus près en faisant tout son possible pour préserver la virginité des lieux. Index et majeur joints, il tenta de trouver un pouls. Aucune trace de vie ne voulait sourdre du cou de cet homme. Il eut été d'ailleurs surpris du contraire à la constatation du teint diaphane affiché par les rares parties dénudées du corps. Il prit la tête du cadavre entre ses mains et la souleva délicatement pour tenter, si possible, de mettre un nom sur ce visage. Il faillit perdre l'équilibre quand il découvrit une face dénuée de regard, vidée de toute expression. Les deux orbites étaient comblées avec une matière solidifiée comme on en trouvait jadis au-dessus des pots de confiture de nos grands-mères. Le sol s'était même invité au cœur de ces drôles de lentilles en y incrustant quelques arènes. Faisant preuve de sang froid, il repositionna sans trembler la face du mort dans son nid de graviers. Il voulait en savoir plus et palpa rapidement la dépouille pour finalement ne rien percevoir au travers de l'étoffe épaisse. Puis la poche gauche de la veste s'offrit librement à son investigation. Il parvint, en s'armant de mille précautions, à retirer un feuillet soigneusement plié qu'il rangea aussitôt dans une poche à scellé. Depuis son arrivée sur les lieux, le temps ne devait pas avoir déboursé plus de mille secondes. Il ne pouvait véritablement pas continuer seul.

Après un recul stratégique et appliqué, Gomis s'énerma sur la radio pour faire le compte-rendu d'usage. Il demanda des renforts et le concours de la brigade départementale de renseignement et d'investigations judiciaires qu'il qualifia dans son jargon professionnel de B.D.R.I.J. Il griffonna quelques données sur son bloc-notes tout en cherchant le téléphone portable qui sommeillait au fond de son sac de correspondance. Il composa le numéro de l'officier de permanence, et n'attendit que quatre sonneries pour trouver une voix engourdie au bout du fil.

– Oui, capitaine Carteron, compagnie de Saint-Omer, j'écoute?

– Bonsoir, ou plutôt bonjour mon capitaine, c'est Gomis.

– Très bien, Gomis, abrégez.

– Je suis devant un truc plutôt tordu, un cadavre apparemment déposé devant une maison, sur le D132 juste avant Wismes.

– Attendez, vous allez peut-être vite en besogne, pourquoi cadavre et pourquoi-pas accidenté?

– Sauf tout le respect que je vous dois, si vous avez déjà vu un esquiné couché les bras en croix avec de la cire coulée dans les orbites, et bien moi je suis la future miss France.

L'adjoint au commandant de compagnie goûtait moyennement le sens de l'humour de son subordonné, mais ne dit rien de plus que cette évidence :

– Ne touchez plus à rien avant l'arrivée des techniciens de la cellule d'identification criminelle. Je me rends aussi sur place. Ah! Dernière précision, je vous suis sur l'analyse et j'appelle tout de suite le procureur. Je prends également contact avec le légiste de permanence.

Benoît appuya sur la touche off du téléphone tout en constatant que Dieu avait encore besoin de ses apôtres. Il termina l'ajustement du projecteur qui pointait à présent de son

faisceau ardent toute l'horreur d'une triste scène. Il jeta un oeil attentif sur Varelles qui, pour ne pas se fixer continuellement sur le cadavre, balançait la tête de droite à gauche à la recherche d'une hypothétique illumination. Il ressemblait à une sorte de bateau paumé au milieu de l'océan à la recherche d'un phare salvateur. Puis un hurlement retentit dans la nuit pour figer le jeune homme sur place. La maison de l'autre côté de la route; son occupante, la curiosité réveillée par toute cette agitation, venait de découvrir l'épouvante à portée de mains. Par une fenêtre complètement ouverte, elle lança dans le vide de la nuit une interrogation lourde de toute son angoisse :

– Il est arrivé quelque-chose à monsieur Alfred ?

Gomis traversa aussitôt la chaussée pour éviter que l'affolement ne tourne à l'hystérie. Mais il jaugea rapidement la situation en voyant que son interlocutrice, une petite bonne femme à la cinquantaine boulotte, semblait finalement plus calme que ce qu'il pensait. Lassée par les images délavées que renvoyait son vieux poste de télévision, cette insomniaque chronique allait peut-être représenter un lien indispensable pour l'enquête à venir. Il ne la négligeait pas.

– Qui est ce monsieur Alfred ?

– Eh bien c'est le type d'en face. Ils vivent en couple, il s'appelle Alfred Liagre et elle, ça doit être Devigne Yvonne. Et si vous voulez vraiment tout savoir, ils ne sont pas mariés, ils vivent dans le péché.

– Alors tranquillisez-vous, car je crois que votre cher voisin est en très bonne santé.

Il rassura encore une fois la curieuse et lui demanda de rester éveillée car il allait devoir l'auditionner. Il retourna au véhicule en demandant à son jeune complice s'il tenait le coup. Ce dernier ne répondit pas directement mais opina du chef pour confirmer qu'il était toujours dans la course.

Deux heures vingt-trois minutes s'accrochaient maintenant au cadran de la montre de Benoît qui attendait sagement que la cavalerie viennoise le libérer de consignes trop restrictives à son goût. Il aurait aimé pouvoir anticiper les investigations mais il ne pouvait déroger aux ordres reçus. Il prit quelques clichés du malheureux à l'aide d'un appareil numérique dernier cri. La multiplication des flashes ressemblait à une sorte de stroboscope macabre qui donnait toute sa dimension sordide au flot d'images capturées. Ces photos apporteraient peut-être la lumière ou tout au moins un éclairage particulier permettant de délivrer un angle d'attaque, une évidence, pour les enquêteurs.

La carte mémoire gavée jusqu'à l'écœurement, Gomis rendit au pauvre inconnu une part de dignité en coupant momentanément les projecteurs. Pas une seule voiture à l'horizon, Varelles commençait à trouver le temps long mais était plutôt satisfait de se retrouver un peu à l'écart. Il vit son chef monter dans l'habitacle puis se retourna pour interroger la pénombre. De rares étoiles scintillaient au ciel et jouaient à saute-moutons avec quelques nuages joufflus. Il se souvint de la cimenterie, de la réflexion de l'adjudant, était-ce là les prémices d'un changement de temps? Benoît, assis coté passager, alluma la petite lampe de travail et gratta quelques lignes, ses premières impressions. Puis son regard se fixa sur le sachet qui emprisonnait le précieux billet. Ce dernier le narguait et, ainsi rangé, ne lui permettait plus de penser clairement. Qu'y avait-il? Était-ce une information essentielle ou bien un message insignifiant? Il devait mettre un terme à cette interrogation. Après avoir pris toutes les garanties nécessaires, il ouvrit la poche scellée. Le papier craqua sous ses doigts gantés en se dépliant. Il y avait bien une impression

parfaitement ordonnancée, imprimée sur six lignes. L'officier de police judiciaire qu'il était, lut et relut cette petite strophe, il ne trouvait à l'instant aucune finalité au texte. Il recopia ces quelques mots sur son bloc-notes, pour s'en imprégner, pour tenter d'en trouver le sens :

*Tu repars vers tes galères,
Mais cette fois ça sera sans moi.
Mais maintenant sans vie,
La magie s'achève.
Personne ne t'attend là-bas,
Y'a que des fantômes.*

Les sons s'entrechoquaient dans sa tête mais ne voulaient pas parler à prime abord. Qui avait pu écrire cet assemblage si particulier, ce vieil homme gisant face contre terre ou l'auteur de ce forfait ? Rien ne se révélait à lui pendant qu'il réintégrait la feuille dans sa protection. Le petit Varelles qui tapait du poing sur la carrosserie ramena Gomis à la réalité du moment.

– Mon adjudant, je vois des phares au loin. Je crois qu'il y a quelqu'un qui arrive par ici.

– Merci petit, deux secondes encore et je suis à toi.

Il abandonna sur place ses interrogations et ce couplet intrigant pour rejoindre le gendarme adjoint qui était très fier de cette première preuve de considération. Le jeune garçon pointait au loin deux traînées lumineuses qui mimaient au ciel leur trajectoire terrestre. D'ici, et dans d'autres circonstances, on aurait presque pu y voir la signalisation rythmée des lasers d'une boîte de nuit expatriée au milieu des champs. Mais le garçon avait vu juste puisque les faisceaux arrosaient à présent l'orée de la ligne droite qui menait à leur position.

Benoît reconnut le rugissement métallique d'un Trafic en sur-régime.

Le conducteur semblait vouloir asphyxier le peu de chevaux qu'il restait au véhicule pour se propulser immédiatement en son point de chute. Pas de gyrophare, pas de deux tons, l'horaire et la localisation du site avaient fini de nettoyer la route au fur et à mesure de leur progression. Le véhicule aux vitres teintées arborait crânement une sérigraphie qui ne laissait aucun doute sur sa spécificité : IDENTIFICATION CRIMINELLE.